

### Trois textes

Giudicelli C.

La vigne et le vin

Paris : CIHEAM  
Options Méditerranéennes; n. 12

1972  
pages 85-87

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010451>

To cite this article / Pour citer cet article

Giudicelli C. **Trois textes**. *La vigne et le vin*. Paris : CIHEAM, 1972. p. 85-87 (Options Méditerranéennes; n. 12)



<http://www.ciheam.org/>  
<http://om.ciheam.org/>

## Christian GIUDICELLI



### *La grappe*

L'énorme grappe qu'a peinte Nicolas Poussin dans son tableau *l'Automne* laisse rêveur. Au sens propre. C'est-à-dire qu'elle oriente vers la rêverie. Le plus classique de nos peintres — celui qui se réclamait des grecs et de Raphaël, de l'harmonie et de la mesure — a donné là, par ce grossissement inattendu, une vision surréaliste que n'auraient certes pas désavouée un Magritte ou un Chirico. Cette grappe, à qui on fait les honneurs, qu'on porte comme une reine dans un paysage admirable, cette grappe est magique. Elle saisit le regard et semble, comme le sphinx, fière de son énigme.

Cette grappe, c'est la vie qui passe, un instant fixée dans sa beauté, à son zénith. Il ne faut pas l'interroger, elle ne répondra pas. Le secret, c'est peut-être de lui faire un décor comme cette nature méditerranéenne si présente et sensuelle, de l'approcher comme ces porteurs, de la tenir près de soi et de lui dire tout bas qu'on l'aime. Au seul amour la vie tend son fruit unique.

Une nuit, au début de l'été, longeant le Louvre du côté des Tuileries, j'ai vu un jeune homme endormi dans les bras d'une de ces femmes de Maillol qu'on a placées dans les jardins. Je ne sais si l'on rêve, couché sur du bronze ; en tout cas, cette image, dérobée aux franges du monde visible, jouit du même éclat pour moi que celle de la grappe où un peintre est allé au plus près de la vérité de son art.



### *Paysages de vignes*

Il y a une grande maison, souvent ocre, parfois rose, avec des volets verts ou bleus. Elle paraît garder la plaine de sable où poussent à perte de vue les vignes, colonie de gros insectes prisonniers dans des rangs qui ne seront pas dispersés.

Aucune plante, aucun arbre — sauf peut-être l'olivier — ne donne l'impression de souffrir plus que la vigne. Semblables aux formes de la flamme, les ceps ont l'air de célébrer leur propre consommation. Le bois se noue, se tord, cherche, affolé, une direction dans l'espace où il pourrait échapper à la torture du soleil. Les grillons et les cigales couvrent son cri.

Et puis voici les grappes comme nouveau châtiment, si lourdes et nombreuses, si sereines et sûres d'elles, qu'on les imagine arrivées de loin et nées de père inconnu. Entre le cep et la grappe, il existe à peu près le même rapport qu'entre l'orage et le beau temps.

L'automne. Une vingtaine de filles et de garçons viennent mettre de l'ordre, délivrer les vignes de leurs fardeaux. Gestes identiques répétés jusqu'à épuisement : les uns coupent, les autres portent, tous plus ou moins courbés, vainqueurs aux allures de vaincus... En fin d'après-midi, ils courent laver leur sueur dans la mer très proche.

Le dernier soir, la grande maison est en fête. On souffle dans l'harmonica, on boit un peu trop, on danse. Quelques baisers s'échangent, qu'on ne retrouvera que l'année prochaine ou peut-être jamais. Dans un coin, une fille regarde ses mains creusées de sillons sombres. Les aînés jouent aux cartes. Le chien aboie. Un enfant est sorti dans le noir. Pieds nus dans le sable encore tiède, il marche entre des serpents morts.

« *Finch'han dal vino...* »

« *Finch'han dal vino-calda la testa, una gran festa fa preparar. Se trovo in piazza qualche ragazza, teco ancor quella cerca menar...* » Le Don Juan de Mozart associe, avec tant d'autres (de Ronsard à Baudelaire), l'idée du vin à celle du plaisir. Pour prendre nos exemples chez des créateurs moins illustres, c'est la même alliance de la débauche et de l'ivresse qu'Hollywood et Cinecitta célèbrent en couleurs chaque fois que se pond un film sur la décadence romaine. Scène typique : un vague Néron et un obscur Pétrone conversent, coupe à la main, sur la beauté de la jeune esclave qui effectue devant eux la danse du ventre. C'est ce qu'on appelle une reconstitution historique. Et, après tout, pourquoi pas ? On sait que, plus près de nous, et pour en revenir à des messieurs plus sérieux, un Toulouse-Lautrec ou un Modigliani débouchaient bien souvent la bouteille sans cesser d'être préoccupés par leurs archétypes féminins.

La tradition du roman naturaliste, dont Zola est en partie responsable, s'est employée, si l'on peut dire, à gâcher le plaisir. La tranche de vie fait irruption accompagnée des tragédies de l'alcoolisme. Dans une campagne reculée, le gros rouge qui tache fait commettre des crimes contre nature. Le malheureux ivrogne viole la jeune vachère dans un chemin creux, quand ce n'est pas sa propre fille dans le foin (cf à ce sujet le roman édifiant de Gaston Chéreau : *Le Monstre*).

Heureusement, dans la bonne société, on conserve, paraît-il, des mœurs plus paisibles. Cela est dû au fait qu'à la place du rouge épais, on peut s'offrir le champagne qui pétille, déborde et ferait déborder d'esprit un éléphant. Ce champagne, déjà comparé à la sève par Rimbaud (« La sève est du champagne et vous monte à la tête... ») est la cause de bien charmantes folies. Il grise. Et celles qui vous grisent sont les grisettes. Bref, on trempe ses lèvres dans cet or liquide et, après une valse de Johann Strauss ou de Franz Lehar, *Le Comte de Luxembourg* et *La Veuve joyeuse* décident de partir pour *Le Pays du sourire*.

Depuis la dernière guerre, il semble que le prestige stimulant du vin batte de l'aile. Celui qui en abuse est présenté la plupart du temps comme un lymphatique sinon comme un impuisant. On le laisse dormir. Adieu Bacchus, bonjour Morphée. En revanche, la vogue des romans et des films policiers ou d'espionnage a valorisé l'alcool. Le héros consomme avec la même aisance le scotch et la star, ou, comme l'a proclamé une chanson à succès d'il y a quelques années, « le whisky et les petites pépées ». Cette époque touche elle aussi à sa fin : les cosmonautes boivent du lait et leurs femmes, pour l'instant, ne les suivent pas sur la lune.